

Septembre 2025

n°01



L'Athènes du Nord

« Une journée ordinaire »

La revue *L'Athènes du Nord*
vous présente...

« UNE JOURNÉE ORDINAIRE »

n° 01

septembre 2025

Sommaire

- Note d'intention — page 6
- « Valentine », par Brigitte Friant Kessler — page 7
- « Altération », par Chloë Panza — pages 8 et 9
- « Le Vieux Fernand », par Alexis Amand — pages 10 et 11
- « Sédiments d'un jour », par Nicolas Robert — pages 12 et 13
- « Café du matin et addition », par Sylvestre Evrard — pages 14 et 15
- « Bref, une journée ordinaire », par Nicolas Vandaele — pages 16 et 17
- « Exister », par Héloïse Fohanno — pages 18 et 19
- « Petit-Vampire », par Maxance Lardjane — pages 20 et 21
- « La Routine d'un mort », par Nicolas Aimé — pages 22 et 23
- « Aujourd'hui », par Héloïse Fohanno — page 24
- « Le Saint-Cordon : La Procession miraculeuse » [article], par Nicolas Aimé — pages 26 et 27
- Remerciements — page 28

Note d'intention

Il y a de cela trois siècles, la ville de Valenciennes portait le glorieux surnom d'Athènes du Nord. S'y promener une fois suffit pour remarquer, à chaque coin de rue, le patrimoine artistique foisonnant de notre cité : en effet, Valenciennes est la ville comptant le plus de sculptures au kilomètre carré, ornée de près de quatre-vingt-cinq statues exhibées en plein air, signées par des artistes divers, dont de grands noms comme René Leleu ou Jean-Baptiste Carpeaux (sans compter les statues conservées à Saint-Géry, au Musée...)

Force est de constater aujourd'hui, malheureusement, qu'en comparaison avec ce passé grandiose, la Valenciennes du XXI^{ème} siècle, post-industrielle, post-âge-d'or artistique, semble endormie... — alors qu'en réalité, l'âme artistique valenciennoise ne s'est jamais éteinte, et le feu créateur flamboie encore, bien que plus discrètement, dans les tiers-lieux de la ville : Chez Oscaar (Marly), au théâtre Phénix, au centre d'art Ronzier, aux Nymphéas (Aulnoy-lez-Valenciennes) où se tient encore annuellement l'exposition des artistes aulnésiens... C'est comme si la Vierge avait aussi protégé l'Art valenciennois en l'entourant de son Saint Cordon en l'an 1008.

Seulement, j'ai trouvé que le patrimoine, insoupçonné et pourtant si riche de l'Athènes du Nord, était trop peu mis en avant. Pour se convaincre qu'il n'est visiblement pas une priorité, il suffit de regarder l'état de vétusté dans lequel se trouve la basilique Notre-Dame du Saint-Cordon, la bâche des travaux du musée s'éternisant, le peu de visites à la Bibliothèque des Jésuites... Et surtout, ce qui a fait naître ce projet de revue littéraire locale : je n'ai trouvé aucun éditeur ici. Pas d'éditeur, dans la ville qu'on appelait l'Athènes du Nord ? Voilà qui est un peu fort de café. Constatant ce poste vacant, et désireux de rendre à la ville qui m'a vu naître un peu de son rayonnement culturel d'antan, j'ai décidé, lors d'une après-midi d'avril, de contacter deux amis aussi fêrus de littérature : Héloïse Fohanno et Martin Liot-Maillet.

Ensemble, nous avons sauté à pieds joints dans ce projet si excitant tant il semblait lointain : créer une revue littéraire dans le Valenciennois, ex nihilo, sans contacts, rien qu'un appel à textes diffusé avec les moyens du bord et notre petit courage pour aller chercher des soutiens, que nous avons trouvé auprès de l'université, et également des premiers textes qui nous sont vite parvenus : nous avons les feux verts, nous avons foncé. Nous sommes très fiers d'enfin présenter au public Valenciennois ce premier numéro de cette nouvelle revue littéraire locale, du Valenciennois,

Par les Valenciennois,

Pour les Valenciennois.

En vous souhaitant une valenciennoise lecture,

Valenciennement vôtres,

Nicolas Aimé — Martin Liot-Maillet, Héloïse Fohanno

Valentine

Brigitte FRIANT KESSLER

*
**

C

hère Valentine,

Me voilà de retour, comme à chaque fois. Comme la première fois. Tu te souviens ?

Nous nous sommes rencontrées, toi et moi, un soir d'orage, sur un coup de tonnerre. Certains ajouteraient même un coup de foudre, histoire de faire plus vrai, ou plus dramatique. Mais c'est tellement banal ! Tu ne trouves pas que c'est laid et pénible tous ces poncifs, ces mots que l'on répète sans leur donner ni sens, ni saveur ? Ni pitié ? Ils sont sans vertu, sans vertige. Toi au moins, tu sais ce que c'est le vertige. À chacune de nos rencontres, tu es plantée devant moi. Tu t'élances droite comme « i », et tu ne crains rien ni personne, pas même le temps qui passe, les heures qui ressassent, les souvenirs qui se ramassent... À la pelle ? Ah non, pas à la pelle, surtout pas à la pelle. C'est trop morbide une pelle, ça sent la terre, le moisi, l'histoire de trop, celle qui reste derrière la porte, vomie comme un enterrement raté, celle qui sent le soufre de la paix des âmes, celle qui brûlera en enfer pour l'éternité. Mais tu sais bien que je n'y crois pas, à l'enfer, – je veux dire, à notre histoire, trop banale, trop laide. Tu me fais penser à cette amie improbable dont je rêvais enfant, pourtant je suis fidèle au rendez-vous comme tous les soirs. Tiens, l'hôtel de ville s'est illuminé comme un sapin de Noël ! Comme tu es belle dans cette robe couleur acier ! En sortant de la gare ce soir-là, je ne le savais pas, mais en te voyant de loin, j'ai tout de suite compris que nous étions faites l'une pour l'autre. Ensuite, je suis revenue. Pour toi, pour nous, pour se retrouver comme deux vieilles amantes solitaires, deux filles un peu fofolles qui connaissent le rituel de leurs chamailleries comme on savoure des caramels au beurre salé. J'ai en moi la chorégraphie de nos silences partagés. Je me penche vers toi. Je colle mon oreille tout près de ton cœur qui bat. J'écoute ton murmure incessant comme une berceuse qui n'en finit pas, une sorte de ronronnement rassurant. J'aimerais rester là, comme ça, à tes côtés pour toujours. Et comme d'habitude, je ne bouge pas. Toi non plus. Tu vas encore me reprocher de parler pour ne rien dire, déverser ma ritournelle infernale, figée par la froidure au pied d'une tour qui parle, d'un arbre qui cherche ses racines, d'une colère étreinte. Je suis tout de même venue. Tu ne me vois pas. J'écoute. Je t'écoute encore et encore. Je guette tes paroles, tes lettres mortes, ta litanie métallique et impitoyable sous la pluie. Je suis de nouveau là, tout près de toi, ce soir. J'essaie de trouver du réconfort emmitouflée dans le col de ma veste en mouton retourné. J'essaie de disparaître dans cette écharpe qu'il m'avait offerte et que j'aurais tellement voulu lui renvoyer. Je continue à la porter malgré tout. Une odeur, un sourire, un vestige. J'ai secrètement glissé le petit billet dans l'une de tes fentes étincelantes. Il est pour toi, rien que pour toi. Je n'ai plus de larmes depuis si longtemps, plus de chagrin, plus d'horizon. Plus rien. Plus que toi. Tu vas encore me dire que c'était une journée ordinaire. Et comme toujours, tu as raison et j'ai tort. Je me tais. Tu le diras mieux que moi. Tu dis tout mieux que mieux et ça aussi tu le sais. Tu le sais. Je le sens, jusqu'à l'éblouissement.

BFK

Altération

Chloë PANZA

*~

C'était ce matin. Derniers regards dans le miroir, derniers ajustements de col ; il avait le cœur qui pesait aussi lourd que les pierres qu'il emmenait partout dans ses poches, par souci de superstition. Paul attendait ce moment à chaque reprise comme la première fois, si bien qu'il ne cessait de consulter son horloge, dans l'espoir que le temps se soit miraculeusement accéléré. Il fit le tour de son appartement ; une, deux, trois fois. Tout était bien fermé, en ordre et prêt à le recevoir à son retour. Ses chaussures formaient des rangs ordonnés, son pilulier était rempli soigneusement, et ses lumières bien éteintes. Malgré sa prudence, il fit un dernier tour du propriétaire par sécurité et put se mettre en route.

C'était l'heure. Il entama le pas de son pied gauche, d'une allure modérée. Le nez rivé sur son téléphone, Paul en décrochait à peine les yeux. Il n'arrivait pas à s'empêcher de penser à l'instant où il la verrait. Il était rare qu'il sorte de son cocon et ose se confondre dans la foule, lui qui était si discret et accoutumé à sa vie cloîtrée. Mais pour elle, il était prêt à tout. Il tentait tant bien que mal de ne pas se laisser emporter par la houle d'individus, il se concentrait sur cinq choses qu'il pouvait voir, entendre, sentir ; c'était sa façon à lui de se sentir ancré dans une réalité qui lui échappait sans cesse. Paul tentait de repérer chacune des odeurs qu'il pouvait humer ; un trop-plein nasal qui le heurtait, tant son odorat n'était pas accoutumé à autre chose que l'odeur de son vingt mètres carrés. Il continuait à pianoter frénétiquement sur son appareil. C'était une habitude qu'il avait, même dans la tranquillité de son appartement. Il ouvrait une application, puis une autre et écrivait des dizaines de mots à la seconde. S'il avait été écrivain, il aurait été imbattable. « Je pense arriver dans cinq minutes, enfin si

mon bus daigne venir ». Il sourit ; il aimait tant parler avec elle.

L'une des facultés de Paul était de pouvoir circuler, tête baissée, sans jamais avoir à relever le regard. Ce don venait de sa prédisposition à apprendre ses itinéraires par cœur, une habitude qu'il avait depuis petit, et qu'il aimait entretenir. La preuve était qu'en l'espace de quelques jours seulement, il avait mémorisé le trajet d'une demi-heure qu'il comptait entreprendre.

Paul réfléchissait sans cesse, il pensait à tout : à la tenue qu'elle pourrait porter, peut-être était-ce une robe jaune ? Non, impossible, il faisait trop froid. Alors, un pull ? Non, trop chaud. Le jeune homme avait ce besoin, cette nécessité de tout anticiper. Lui, en tout cas, avait mis ses chaussettes porte-bonheur et sa chemise offerte à l'occasion de ses dix-huit ans par sa grand-mère. D'ailleurs, il fallait qu'il l'appelle, cela faisait longtemps. Ces derniers temps, c'était cette fille qui hantait ses pensées, elle qu'il connaissait depuis toujours et qu'il s'apprêtait à retrouver. Il ne la voyait que rarement, mais c'était comme si elle était toujours en lui. Elle lui collait à la peau et parfois cela le bouleversait. Comme un sparadrap trop dur à arracher, elle était toujours là, dans sa tête et l'empêchait de réfléchir clairement. « Je vais passer par le Boulevard Saint-Vincent, ce sera plus pratique, enfin je pense ». C'était pile l'itinéraire qu'il avait prévu. L'excitation de pouvoir potentiellement la croiser sans le savoir accéléra de nouveau son rythme cardiaque.

Cette errance semblait sans fin. Il avait l'impression de marcher depuis des heures, si bien que le soleil commençait à descendre dans l'horizon ; à vrai dire, cela faisait longtemps qu'il n'était plus au zénith. Paul tournait en rond, perdu dans l'amplitude du monde. Mais il ne fatiguait pas, il s'était assuré que sa consommation de caféine soit suffisante pour tenir le coup aujourd'hui. Il demeurait imperturbable, et ne perdait pas de vue son itinéraire qu'il continuait de suivre.

La scène qu'il s'était représentée sans cesse depuis plusieurs jours, qu'il avait imaginée sous tous les

angles en essayant de saisir chaque seconde à venir, était finalement arrivée. Paul prit place à la seule table libre du café, précisément celle à laquelle il avait envisagé de s'asseoir. Il y attendait celle qu'il désirait voir plus que quiconque. Ses mains étaient moites et son portable ne cessait de glisser entre elles. Il tapotait du pied au rythme de ses battements de cœur. Son pouls s'accélérait de seconde en seconde. Puis, il leva les yeux et aperçut celle qu'il attendait depuis ce matin : elle était là, assise avec désinvolture ; il la voyait. Il avait du mal à y croire tant l'attente était longue, cette scène qu'il s'était imaginée sans cesse et sous tous les angles possibles arrivait enfin. Paul ne pouvait s'empêcher de sourire, si bien que les mots eurent peine à sortir. Il balbutiait comme un bambin, on aurait pu croire que c'était la première fois qu'il se retrouvait face à la gent féminine ; car, c'était presque le cas. Hormis elle et sa mère, Paul n'avait jamais osé adresser la parole à l'une de ses représentantes. Il n'était pas non plus à l'aise lorsqu'il s'agissait de parler aux hommes, mais était déjà parvenu à le faire sous la contrainte. Par messages, il savait qu'il était une autre personne. À travers un écran, il était plus simple de feindre l'aisance. Étonnamment, il se sentait plutôt serein face à elle. Était-ce un excès d'adrénaline, ou bien un élan de courage ? Il ne le savait pas et à vrai dire, il était bien trop subjugué pour y penser. Sous l'effet de la nervosité, il était devenu infatigable, il parlait sans cesse et sans retenue. La lumière du jour s'était déjà éclipsée depuis bien longtemps, il était encore assis à cette table et cherchait tous les moyens pour éterniser la conversation incessante.

Subitement, un élément tira Paul de son euphorie. Un contact physique inopiné, auquel il ne s'attendait pas pour le moins du monde. Ce garçon si peu habitué au toucher d'autrui en fut si surpris que nulle parole supplémentaire ne put sortir. Son cœur ne pouvait supporter cette perturbation. Il se mit à haleter frénétiquement. Son regard se perdit dans le vide, tout commençait à se brouiller. « Tout va bien ? » La voix de son interlocuteur semblait être le seul repère concret

dans cette réalité parallèle. Peu à peu, il reprit conscience et renoua avec le monde tangible.

« Monsieur, le café va bientôt fermer. Est-ce que vous pouvez payer l'addition de votre eau gazeuse et partir, s'il vous plaît ? » Le jeune homme reprit son souffle, sortit quelques pièces de sa poche et les donna au serveur. Il prit son sac à dos sur ses genoux puis l'enfila sur ses épaules. Il était temps de rentrer. Paul baissa les yeux vers ses pieds puis se leva, vacillant légèrement. Il se mit en route, téléphone en main comme à son habitude. Mais, le silence nocturne fut soudain interrompu par l'alarme de son appareil, illuminant son visage de la lueur émanant du libellé de la notification « Médicament ». Il saisit son pilulier de poche, qu'il rangeait toujours avec soin dans la pochette de son sac à dos lors de ses rares sorties, avala le médicament à sec, puis retrouva plus vivement sa lucidité.

Paul parvint à destination plus vite qu'à l'aller. Plus aucune trace de cette fille, volatilisée, aussi bien de l'espace que de son esprit. Il ne s'interrogeait pas, il avait l'habitude de la voir disparaître. Elle disparaissait tous les jours à vingt-et-une heure trente, au retentissement de son alarme. Le plus difficile, chaque fois qu'il s'en souvenait, était d'accepter l'impossibilité de cet amour. Parce que, comment deux êtres pouvaient-ils s'aimer s'ils ne partageaient qu'un seul corps ?

Le Vieux Fernand

Alexis AMAND



Le vieux Fernand ne travaillait plus. Il passait ses journées assis sur un banc en bois, devant sa maison, à regarder les gens s'activer autour de lui. Au village, on racontait qu'il était devenu un peu sot-sot, qu'il n'avait plus toute sa tête. Il ne parlait plus, il n'entendait plus, mais il se souvenait. Quelque part, dans un coin poussiéreux de sa tête, il y avait des souvenirs, des bribes de mémoire qui étaient comme des livres sur une étagère. Des livres qui n'auraient pas été ouverts depuis longtemps, mais dont on connaîtrait le contenu sur le bout des doigts. Dans chaque ouvrage, une histoire. Il y avait celle d'Albert qui avait perdu une jambe à Wagram ; dans un autre, il y avait la jolie Marie-Josèphe, son premier amour. On aurait pu penser que le regard de Fernand était perdu dans le vide, et qu'il fixait un point imaginaire sur l'horizon. En réalité, il fixait l'auberge située de l'autre côté de la route. Un des livres n'avait pas été ouvert depuis plus de soixante-dix ans. On racontait que Fernand pleurait à chaudes larmes juste à l'évocation de ce qu'il contenait. Sur sa couverture, en lettres d'or : 1796.

Du haut de ses quinze ans, Fernand était déjà un homme. Il passait toutes ses journées à travailler la terre pour le compte d'un propriétaire dont il ne savait même pas écrire le nom. Sa motivation, c'était la jolie Marie-Josèphe, la fille de l'aubergiste, qu'il retrouvait tous les soirs. Ils passaient leurs soirées à refaire le monde. Fernand lui parlait souvent de la petite maison qu'ils auraient plus tard, du petit bout de terre qu'ils allaient cultiver, de leurs futurs enfants, et de leur chien. C'était important, un chien. Ce jour-là, c'était la Sainte-Cécile. Tout le village préparait la grande fête du soir. Fernand espérait que son patron le laisserait partir un peu plus tôt, pour qu'il puisse au moins se débarbouiller et enfiler

une chemise bien repassée, et surtout un pantalon sans taches. Il pensait à Marie-Josèphe depuis l'aube. Il espérait pouvoir l'inviter à danser, lui offrir un verre, lui tenir la main. Et peut-être, ils s'embrasseraient sous une lanterne. Fernand était extirpé de son rêve éveillé par des hurlements. Il y était habitué. La plupart du temps, c'était le vieux Joseph qui lui disait de travailler toujours plus, et surtout plus vite. Cette fois, c'était différent. Les hurlements ressemblaient à un cocktail dans lequel on aurait mélangé de la peur, de la douleur et de la frayeur. Curieux, il lâcha sa fourche, et s'approcha du bord de la route. Le village était petit, c'était la seule qui le traversait. Lucien, son ami d'enfance, lui attrapa le bras, et dit en un souffle, sans même prendre le temps d'arrêter sa course :

— C'est Moneuse et sa clique ! Z'ont attaqué l'auberge, j'te dis !

Le cœur de Fernand s'arrêta, son estomac se noua, ses jambes ne le portèrent plus. Il savait. Il avait compris. Moneuse était un bandit assez connu dans la région. Il ne faisait pas de cadeau. Sur son banc, Fernand essuya une larme. Il sentait son cœur qui tapait dans sa poitrine. Il tapait, encore et encore, de plus en plus vite. Il résonnait comme la membrane d'un tambour sur laquelle on frappe. Son poing se serra, comme soixante-dix ans plus tôt. Fernand était fou. Il bousculait tout le monde. Il voulait entrer dans l'auberge, il voulait savoir. Il n'entendait même pas le curé qui lui disait qu'il fallait attendre l'arrivée de la gendarmerie. Il donna un coup de poing au garde champêtre qui voulait l'empêcher d'entrer. Dans l'auberge, tout était calme. Un calme étrange, à la fois morbide et paisible. L'odeur de la mort s'était mélangée à celle de la soupe aux légumes qui mijotait encore dans la cheminée. Dans la cuisine, où il venait d'entrer, la femme de l'aubergiste était allongée sur le sol. Ses yeux étaient clos. Elle semblait dormir paisiblement. Seul le couteau planté dans son sein gauche et les viscères étalés sur le sol racontaient ce qu'elle venait de vivre. Fernand porta son mouchoir à sa bouche, pris de nausée. Un peu plus loin, c'était Séraphine, la petite sœur de Marie-Josèphe, qui gisait

sur le sol. Elle serrait encore sa poupée dans les bras. Fernand ferma les yeux un court instant. Il se souvenait de ce que son père lui disait : « Un homme ne doit pas pleurer, jamais. »

Il déglutit. Fernand passa la petite porte qui reliait la cuisine à la salle principale de l'auberge, une grande pièce remplie de tables et de chaises dépareillées. Il y avait souvent des disputes, parfois même des bagarres, mais globalement, on s'y sentait bien. Le Père Jean râlait beaucoup, il menaçait souvent Fernand avec sa fourche, en hurlant qu'il ne voulait pas d'un bon à rien comme lui pour sa fille. C'était un peu le point de ralliement du village – après l'église. Là, Fernand avait l'impression de voir un champ de bataille comme ceux dont lui avaient parlé les soldats de passage. Le mobilier était renversé, les verres cassés, les corps éparpillés sur le sol. L'aubergiste avait la main entaillée. Avait-il essayé de retenir la lame qui allait mortellement lui lacérer le visage ? Il ne réfléchissait plus. Il agissait. Il monta quatre à quatre les marches de l'escalier qui menait aux chambres. Il se surprit à parler tout seul, comme un petit garçon qui parlait fort quand il faisait noir. Il frappa à la porte de la chambre. Il tourna plusieurs fois la poignée en métal, celle qu'il avait tant de fois essayé d'actionner sans faire de bruit quand il venait retrouver Marie-Josèphe en cachette. Il l'appela. Il utilisait son petit nom. Un petit nom tout doux, connu d'eux seuls. Un petit nom dont l'histoire se perdait souvent à l'aube des histoires d'amour. Il essaya d'ouvrir.

Le Père Jean avait une hache dans sa remise ! Le monde était comme figé autour de lui. Personne n'avait osé l'arrêter quand il avait traversé l'auberge avec cet outil. Elle était si lourde qu'il devait la tenir à deux mains. Il frappa la porte en bois. Il sentait la colère et la haine monter en lui. Il frappa la porte, encore et encore. De toutes ses forces.

Depuis la fenêtre de la chambre, Fernand regarda dans la cour. Le garde champêtre venait juste de poser son manteau sur le corps dénudé de Marie-Josèphe. Son visage était enfoui dans le tas de foin du père Jean, celui

qu'on utilisait pour nourrir les chevaux. La presse avait raconté qu'on avait trouvé une fille de seize ans environ, une main coupée, la nuque brisée, et une pointe en fer plantée dans l'épaule droite. Fernand avait juste remarqué qu'elle ne lui souriait plus, et qu'elle portait encore dans les cheveux la fleur des champs qu'il lui avait offerte la veille. Les journaux avaient aussi parlé d'un jeune garçon que la gendarmerie avait dû calmer et enfermer quelques jours dans une petite pièce attenante au presbytère.

C'était la Sainte-Cécile. Personne n'avait remarqué Fernand sur son banc. Comme tous les jours, on penserait que le vieux sot-sot s'était endormi. Quelqu'un viendrait le réveiller pour lui donner un peu de soupe, et l'aider à se coucher. Fernand n'entendait plus son cœur qui tapait dans sa poitrine. Il ne serrait plus le poing. Marie-Josèphe lui souriait à nouveau, avec sa fleur dans les cheveux.

Sédiments d'un jour

Nicolas ROBERT

*
**

Tous les jours, je me lève bien avant le réveil. Le matin, il s'agit de s'extirper du cinquième de lit que ma compagne me laisse pour dormir, sans trop la remuer. Je descends les escaliers de notre appartement de quarante mètres carrés – dont je suis l'heureux propriétaire – et je file à la salle de bain. Chaque matin, je scrute mon poids stagnant et le blanchissement progressif de mes cheveux. J'estime que d'ici six ans, à mes trente-cinq ans révolus, il ne restera qu'un tiers de mèches noires au milieu de cette foule de fibres. D'ici là, j'espère que le prêt de l'appartement sera remboursé. Je ferai en sorte qu'il le soit. L'objectif, c'est de sécuriser. Conseil transmis par maman. Pour moi, gérer le budget, c'est un objectif en soi. Un peu comme gérer son poids : le maintenir le plus stable possible, dans une fourchette de sécurité, entre soixante-quinze et quatre-vingt-cinq. Là, je suis à quatre-vingt-trois ; les chevaux sont un peu relâchés, approche le moment de la disette, contrainte et forcée. Je compte autant les calories que les euros. Un sacré privilège : atteindre le luxe de pouvoir compter les calories est, à mes yeux, un marqueur de réussite civilisationnelle. On en est à gérer l'abondance, ce qui, pour des créatures dont l'essentiel de l'énergie vitale et de la motivation consiste à combler des vides, représente une victoire absolue sur le règne du vivant. L'organisation occidentale nous a permis, d'ailleurs, de satisfaire – pour ceux qui ont été suffisamment domestiqués par leurs parents ou leurs pairs – l'essentiel de nos besoins, à condition de respecter quelques codes sociaux. C'est pour ça que, lorsque je sors dans les rues de la ville, je suis toujours un peu circonspect devant tant de misère sociale. Là, un badaud vêtu de guenilles, avec la crasse qui agglomère les poils de ses bras, traîne constamment son sac Action, qui semble être le seul qu'il possède. Son regard,

toujours hagard, ne trouve jamais de point fixe. Il balaie son champ visuel à la recherche d'une menace susceptible de meurtrir son corps chétif. Cependant, il se peut que son strabisme explique le phénomène. J'ose espérer que cela trahisse, en réalité, un dysfonctionnement organique, et non les signes d'une insécurité chronique, d'une anxiété généralisée, ou pire, d'une forme de paranoïa.

Ah oui, je suis psychologue, au passage.

Ce badaud-là n'est pas le seul de la rue. Un autre, plus renfrogné, garde la tête rentrée à jamais dans ses épaules trapues, pour se protéger des regards. Son problème, c'est la gigantesque tache de vin qui couvre les trois quarts de son visage. Et il sait qu'on la regarde : il a l'œil mauvais, comme s'il se tenait prêt à défendre sa dignité. Dans son attitude, sa manière de longer les murs, de jeter des œillades agressives, je sais qu'il a souffert toute sa vie. Désormais, chaque regard, chaque bonjour qu'on lui adresse, sont autant d'agressions.

Ces deux personnes ont un point commun. Ils exsudent le malheur. Comme si les maltraitements de leurs vies suintaient par leurs pores. Et cette misère affective, physique et psychique les marginalise encore davantage. Un autre facteur d'échec d'insertion sociale. Mais ils ont l'air encore un peu intégrés. Pauvres, mais pas complètement en déchéance. Je pense que ce sont eux qui auraient le plus besoin d'un psychologue, et qui mériteraient d'être aidés.

Personnellement, je bosse en institution, dans la fonction publique. Je suis là pour offrir du soutien psychologique à une population exposée à un stress chronique et potentiellement extrême. Non pas que ça ne serve à rien, mais j'aide des gens qui, par définition, sont intégrés et dont la situation sociale est relativement garantie. Et chaque fois que je croise ces types dans la rue, je me dis que je devrais aller travailler dans des services plus sociaux. M'exposer à des gens qui pourraient tirer le maximum d'un peu de psychoéducation, pour qu'ils puissent envisager que si la vie a été une garce jusqu'ici, ce n'est – peut-être – pas

une fatalité. Peut-être que ces gars pourraient un jour sourire en croisant des gens dans la rue.

Et ces réflexions s'enlisent dans ma tête.

Mais pour l'instant, je grimpe dans ma voiture de service – autre privilège – et je fonce vers mon premier entretien. Sur la route, la sono crache l'une des vingt musiques que je fais tourner en boucle. Soit des thèmes de jeux vidéo, soit un rappeur qui raconte la vie d'un gangster conscient d'avoir fait tous les mauvais choix, et qui ne peut plus que s'enfoncer dans la violence, l'argent facile, et les relations où l'attachement est prohibé. Parce que même si le mec est capable d'arracher des chicots à la pince, il ne veut pas briser le cœur des meufs. J'adore ces paradoxes purement masculins. Éclater la gueule d'un autre gangster ? Cool. Mais s'attacher à une femme au risque de la faire souffrir ? Non.

Je peux respecter ça.

Lorsque j'arrive sur les lieux, j'entre dans le bureau, et il est déjà là. Ses cernes sont un peu moins creusés cette fois. Je lui fais la remarque en lui lançant qu'il a une gueule « à peine moins pire que la dernière fois ». Son visage se déride l'espace d'un clin d'œil, avant que ça ne commence à dégoûter du malheur pendant une heure. Le gars a porté son couple et sa famille à bout de bras pendant vingt ans. Il contrôlait tout : les besoins de chacun, mettait de côté, sécurisait, a fait en sorte d'offrir une grande maison à sa femme, leurs deux gosses, et à la belle-mère qui squattait sous prétexte de garder les petits-enfants, alors qu'elle ne supportait simplement pas sa solitude de femme célibataire dans le dernier quart de sa vie.

Sa femme a commencé à se séparer de lui il y a un an, et, par la sadique stratégie de la grenouille ébouillante, a lentement décomposé leur vie commune, morceau par morceau. Maintenant, le contrat de divorce est sur la table, accompagné de la menace d'une garde exclusive des enfants pour madame.

Et tout en l'aidant à moins penser à la corde, lui rappelant plutôt l'utilité qu'il aura encore en tant que père pour le reste de sa vie, je me rends compte que la pente qui l'a mené là, c'est aussi la mienne. Il a voulu

sécuriser les siens, mais à la fin, on lui a reproché de ne pas assez respirer la vie.

Et ça me pèse.

Mais il a besoin que je sois le réceptacle de ses tourments, un interlocuteur fiable, pas un pote. Tous les jours, les mots des autres roulent sur mes pensées, et je sens les sédiments boucher lentement ma capacité à ressentir. Quand je reviens à l'appartement, après trois ou quatre autres entretiens qui m'ont fait traverser tout le département, elle est là, toujours heureuse de me voir. Et j'ai toujours un peu de mal à lui parler de ma journée, ou de moi. Je ne saurais plus dire ce qui vaut la peine d'être raconté. Je lui parle de ce que j'écris, qui n'a que peu à voir avec mon travail.

D'autant que je sais qu'elle en bave aussi. Isolée géographiquement d'une famille jamais très sécurisante, endeuillée depuis trois mois de son grand-père – seule vraie figure présente et bienveillante de son entourage, malgré la vie difficile du bonhomme ; elle aussi marche sur un fil. Elle sent que la bascule n'est pas loin. Elle a envie de lâcher pas mal de choses, dont ses rêves. Alors, du haut des cinq ans qui nous séparent, j'essaie d'être le meilleur conseiller possible. D'être cadrant sans oublier qu'on est un couple, une équipe, et que je ne veux pas lui retirer son libre arbitre.

Elle est incapable d'une seule chose : voir tout le potentiel qu'elle a, et y croire. Alors je veux être ses yeux. Parce que c'est la personne qui mérite mon énergie. À cet instant, son souffle chasse les restes du jour. Les patients ont mes journées de travail. Les badauds en auront peut-être un jour aussi.

Mais le reste, c'est pour nous.

Quant à ce qu'il reste de moi...

Café du matin et addition

Sylvestre EVRARD



Le siège, lui, le mur, l'étagère et... café du matin. Pour commencer, il adore ce siège à sa table de petit déjeuner. En fait, c'est plutôt un fauteuil de bureau qu'il a dû réparer à maintes reprises depuis vingt-cinq ans qu'il l'utilise. Enseignant en arts plastiques, il est détenteur d'une passable thèse à ce sujet. Elle ne lui servit jamais à rien. Il espérait encore devenir un vrai artiste à cette époque. Malheureux en couple, il fuyait au grenier où il disposait d'une télévision pendant des années. L'atmosphère au rez-de-chaussée avec sa deuxième et dernière épouse était devenue insupportable. Ils ne pouvaient à peine tenir dans la même pièce. Donc, ce fauteuil était devenu plus qu'un siège, mais un refuge confortable. L'alcoolisme s'emparait doucement de lui : un solitaire antipathique. Depuis une bonne dizaine d'années, il a abandonné le deuxième étage et a rapatrié l'objet au rez-de-chaussée devant la table du déjeuner où fume son bon café. L'air hébété devant sa tasse, il en caresse les accoudoirs comme on le ferait pour un chien fidèle.

Dès qu'il lève le nez, c'est le mur qu'il voit en premier lieu. En deux-mille-huit, il a rénové l'ensemble mural de la cuisine après des vacances passées à Barcelone en compagnie de sa dernière fiancée qu'il ne voyait qu'une fois tous les quinze jours. Il la quitta *in fine*. Ce séjour espagnol l'avait amené à admirer toutes les beautés de cette ville féerique. Il ne cessait de se dire : « Quand je pense qu'il y a des gens qui ont vécu toute leur vie dans des décors aussi fantastiques ! » Alors, il décida d'embellir son cadre de vie, en imitant un style de mosaïque à la peinture tel qu'on peut en voir au parc Güell. Le décor est composé de grandes vagues tourbillonnantes, de plantes exotiques et d'entrelacs en coups de fouet. De sa table, il ne peut voir qu'un morceau abstrait de son ouvrage où son regard plonge.

C'est un morceau plutôt abscons, mais tout à fait hypnotique et contemplatif. Non seulement, il voulait vivre dans un plus joli décor, mais aussi donner à sa maison un aspect plus attractif, encore bourrelé d'espoir sur son ambition familiale. Jamais il ne réussit à persuader cette dernière fiancée de venir s'installer avec lui. Il se demandait souvent ce qui n'allait pas chez lui. À quarante-six ans, il abandonna définitivement cette idée de réunion. En l'occurrence, ce pan de mur ne ferme rien, mais lui ouvre le mental. Adieu l'amour donc.

Fatalement, le café. Toujours du soluble. Moins cher. Il y laisse couler doucement l'eau bouillante. Aussitôt, la vapeur jaillit de la tasse comme d'un volcan. C'est une sorte d'alarme qui l'oblige à se sentir vivant. Alors, il attend. Avec son breuvage noir et fumant, son premier geste se tourne vers son paquet de cigarettes. Le cendrier bien en face, il allume une tige avec délectation, déclenchant la première quinte de toux de la journée. Peu importe, de toute façon sa rhinite chronique prendra bientôt la relève. Figurez-vous que c'est sa chère maman qui lui offrit sa première clope à l'âge de treize ans. Il ne sait toujours pas ce que cette empoisonneuse, à plus d'un titre, eut à l'esprit à ce moment précis. Peu lui en chut. C'était une gauloise. À la télévision comme au cinéma, les protagonistes ne cessaient de fumer. En tant que collégien à la cote de popularité frisant la nullité, fumer à la récré lui donnait une allure, un genre que bien de ses camarades lui jalousaient. Il était déjà dépressif et pensait au suicide plus que la moyenne, même si on considérait cela naturel pour un ado. Il réussit à arrêter au moins le temps de la grossesse de ses deux fistons, prunelles de ses yeux. L'arrêt complet n'arriva qu'en deux-mille-quinze au moment de son infarctus. Il grimpa littéralement aux murs, passant sa rage addictive sur de nombreux objets qu'il lui fallut remplacer à grands frais. Constamment colérique, irritable, ses étudiants en pâtirent quelque peu. En tant qu'homme de plus de cinquante ans, on ne lui passa rien, comme le démontraient de nombreux scandales sur les réseaux sociaux. L'affaire en question lui démolit le

moral et le para d'une nouvelle dépression, ce qui ralluma derechef la flamme pour cette infaillible et réconfortante compagne empoisonnée de mauvais aloi. À sa suite, se précipita joyeusement le cortège de l'alcool et de la boulimie. Sacrée cigarette ! Amie ou ennemie ? Difficile à dire... Aujourd'hui, il se contente de survivre entre certains souvenirs douloureux et une quantité de mauvais choix qui l'ont infailliblement jeté au cachot de la plus absolue solitude.

Comme disait Groucho Marx : « Je suis parti de rien et ne suis arrivé à rien. ».

Bref, qui dit paquet de clopes, dit briquet. Préférant le briquet-tempête à essence à tout autre objet jetable au gaz, il faisait jouer crânement son Zippo comme un vrai cow-boy. Il l'actionnait en faisant passer la roulette sur son blue jean et dès qu'il avait allumé la tige, il refermait le clapet en le claquant sous son aisselle, défiant ainsi le feu de l'immolation. Jolie dégainé pour un con, comme aurait pu dire Serge Gainsbourg. Ses parents ressassaient quand il était petit : « Travaille bien à l'école et tu réussiras dans un bon métier ». Quelle honte... On parle aujourd'hui de rares « transclasses sociales ». Désolé. On appartient fondamentalement à ses origines.

Allons au cendrier : un magnifique exemplaire de pot de yaourt en verre, couvert de cendres collées, fermé par un autre de poche pour couper l'air à la combustion nauséabonde, souvenir de Barcelone. Il est plutôt joli, hexagonal, tout en cuivre et incrusté de nacre. Mi-hideux, mi-beau, c'est un objet contradictoire en soi, quelque part entre le « ready-made » de Marcel Duchamp et les pimpantes sculptures de Jeff Koons.

Parmi les paniers de médocs sur l'étagère, un autre contient tout ce qui concerne son petit chien, Buggy, une pauvre bête extirpée de la SPA il y a déjà douze ans. Son poil est de couleur noire et feu ; toison de mèches anarchiques enveloppant une petite tête charmante garnie d'une courte moustache et de pinceaux au bout des oreilles. Il a toujours vécu avec un chien, et ce dès l'enfance. Celui-ci décéda pitoyablement d'une piqûre létale : sa chère mère, qui venait d'accoucher de

sa petite sœur, avait estimé que cette pauvre bête devenait hargneuse.

Bref, Buggy était initialement mort de trouille. Plusieurs semaines furent nécessaires pour qu'il comprenne enfin qu'il habitait un vrai foyer. Il s'avéra alors être un compagnon formidable : joueur, câlin parfois, nonobstant des TOC liés à ses frayeurs omniprésentes. Cette présence devenue indispensable malgré ses fréquents retraits, il l'aime de tout son cœur. Serait-il aussi déprimé que lui ? Il paraît que les chiens ont tendance à calquer l'état d'esprit de leur propriétaire, à moins que ce ne soit le contraire. Harassé de vieux souvenirs, il reste traumatisé. D'où proviennent-ils ? Seules les promenades au parc lui redonnent un air joyeux. Notre homme n'ose imaginer son état psychique lorsque ce compagnon disparaîtra.

Que peut-on bien retirer comme addition de tout cela ? Comme disait sa mère avec la méchanceté vissée aux commissures des lèvres : « Tu finiras tout seul mon garçon ! » Il considérait alors cette affirmation comme un rot puant, et lui répondait par un sourire marqué d'un profond dédain. Il devait avoir quatorze ans et se promettait de réussir là où ses parents avaient échoué à ses yeux d'adolescent rebelle. Le bonheur est rare et n'est pas fait pour tout le monde. Le reste de la journée suit le même schéma rituel : écriture, marche, apéro prolongé, poker en ligne, repas s'il a faim, sieste de dégrisement, télévision et coucher.

Nous nous garderons bien de juger notre personnage. Vous en tirerez vous-même les conclusions qui vous plaisent, en vous souhaitant meilleure chance.

Bref, une journée ordinaire

Nicolas VANDAELE

✱

06h45

Éveil. L'alarme de mon téléphone n'a pas sonné. Déchargé. Je laisse tourner la musique toute la nuit, en ce moment, ça m'aide à dormir. La panne de réveil aurait pu être un problème, mais les années passées à me lever à heure fixe surpassent mon besoin de sommeil. La pantomime se met en marche, régulière, réconfortante, presque aussi chaleureuse que les draps que je viens de quitter. Mon téléphone est déchargé, mais je le conserve contre moi un temps, le rituel dépassant l'utilité. Douche rapide, le miroir renvoie l'image d'un homme différent de celui auquel j'aspirais, mais suffisant. Conforme. Je me confectionne un aspect proche de celui de la veille. De l'avant-veille. Je m'assieds un temps dans le noir, pile à la bascule entre immobilité et mise en mouvement. Un instant parfait. Juste avant une journée, qui sera pareille à toutes les autres.

07h10

La portière claque. La route défile sans que j'en aie réellement conscience, arrière-plan flou à la périphérie de mon champ de vision. Je roule dans un silence apaisant. Oppressant. Mon téléphone est déchargé. La perspective d'allumer la radio et de voir surgir le monde et sa cohorte d'informations, d'opinions et de malheurs m'effraie, aussi je lui préfère encore mes réflexions intérieures. Je maîtrise l'exercice, pour l'avoir inlassablement répété, encore et encore, cherchant l'illumination dans le ressassement, n'y trouvant que l'épuisement de la pensée prisonnière. L'envie irrépressible de changement. L'effroi à la perspective de changer. Le renoncement. La colère face à la lâcheté. La résilience, froide, rationnelle. Rien ne change, sur cette route. Mêmes virages, mêmes sorties, mêmes accidents, mêmes travaux. Peu d'autres voitures, aujourd'hui. À vrai dire, aucune. Tant mieux.

07h53

La portière claque. Le parking est désert. Inhabituel, mais pas si rare. J'arrive tôt. Pour partir tôt. Le goût âcre de cigarette me retourne l'estomac, mais achève de me réveiller. La nuit a été compliquée. Je me suis réveillé à de nombreuses reprises, en sursaut, comme secoué par un choc sourd et lointain. J'ai tendu l'oreille, à chaque fois, mais rien. Rien d'autre que le bruit de la nuit.

08h01

La cafétéria est fermée. Mon rituel n'est pas complet, et je dois regagner mon bureau traversé par une frustration inextinguible. Je me demande comment affronter la promiscuité de mes collègues et les interactions sociales en découlant sans un afflux constant de caféine dans le corps. La réponse est évidente : je n'y survivrai pas. J'entre dans l'open space. Désert. Cela me rassure. Je n'ai aucune idée de quand sont les vacances scolaires. Ni de qui est malade. Ou bien portant. Ou en congés, heureux en ménage, inquiet pour l'avenir, susceptible de tout plaquer pour partir vivre dans le Jura. Je ne saurais pas vraiment dire quand j'ai cessé de m'intéresser à tout cela. Mais j'ai cessé. Et cela n'a rien changé du tout. Les mêmes sourires accompagnent les mêmes questions, les mêmes « comme un lundi » suivent les mêmes « comment ça va ? », mêmes mesquineries, plaintes et reproches accompagnaient les mêmes blagues et échanges. C'était reposant, un peu. Et triste, beaucoup.

11h45

Repas. Je suis heureux d'avoir emporté une gamelle, le restaurant d'entreprise est fermé lui aussi. J'ai définitivement dû manquer un truc. Un séminaire, une convention, le genre de grand-messe interminable dont la boîte raffole. J'hésite à rentrer chez moi, mais je me dis que si je peux justifier de ma présence, j'arriverai peut-être à me faire payer ma journée. Je pense trouver un chargeur dans l'un des bureaux, mais non. Le réseau informatique est hors service, lui aussi. Je me dis que profiter du séminaire d'entreprise pour faire les mises à niveau, c'est malin. Je me dis que je suis malin d'y avoir pensé. Je me dis que je pourrais très bien faire le boulot des gens qui prennent ce genre de décisions. Je me dis

que je le ferais certainement bien mieux qu'eux. Je me dis que je n'ai aucune envie de faire ce genre de boulot.

13h13

Pause. Je vois qu'il est treize heures treize. Je me retourne pour le faire remarquer à la cantonade. C'est le genre de choses qui permet de perdre facilement une demi-heure au moment de la digestion. On amorce par « il est treize heures treize ». Ça répond « et alors ? », ou « qu'est-ce que ça peut faire ? », voire « faut faire un vœu » si on a un public réceptif, et de là il suffit de dérouler. En l'occurrence, ça prend moyennement, dans la mesure où je reste le seul occupant de l'espace commun. Je fais un vœu, et je retourne classer mes dossiers en retard, un nœud étrange au cœur des tripes.

15h30

Pause. Non pas que j'en aie vraiment besoin, mais j'ai toujours aimé me balader sur le campus désert. Je n'en avais encore jamais eu l'occasion en journée. L'absence d'activité humaine a poussé les lapins et autres chats errants à reprendre possession des lieux. Je les observe, et cela me plaît énormément. Je me demande s'il existe un métier qui me permettrait d'être payé pour faire exactement cela. Puis je réalise que je suis payé pour faire exactement cela, en cet instant. Et cela me met en joie. La lumière est étrange, comme opaque, dans des teintes orangées. Comme artificielle.

16h10

Départ. J'ai noté tout ce que j'ai fait, mes horaires du jour, mes maigres activités administratives. J'ai un peu menti sur les horaires pour partir plus tôt et éviter le pic de circulation. Comme chaque jour, je me sens emplir d'une énergie nouvelle, à l'idée d'avoir survécu à cette journée, heureux à l'idée de retrouver mon appartement, mes livres, mon chat, délivré pour quelques heures et d'un travail que j'exècre et des questions liées à l'envie d'en changer. L'air est lourd comme avant un orage, poisseux comme après.

17h10

La portière claque. Je suis rarement rentré si vite à la maison. Il faudra que je pense à partir plus tôt plus souvent. C'était si fluide que je ne suis même pas certain

d'avoir croisé qui que ce soit d'autre. Cela dit, j'étais occupé à chanter très fort et très faux des chansons punk pour me convaincre que j'étais toujours cet adolescent avec des idéaux et des valeurs plutôt que cet adulte résigné avec un crédit auto et des impôts.

17h13

J'ai mis mon téléphone en charge. Satan a l'air de vouloir jouer. Je chiffonne un courrier et nous jouons. Et cela me rend plus heureux que lui, comme la plupart de nos activités partagées. Je lui raconte ma journée, et les dernières avancées sur mon roman d'enquêtes paranormales. Sur lequel je travaille quand je conduis et quand je me douche, essentiellement. Mon secrétaire est un chat qui se nettoie consciencieusement la croupe pendant que je dicte. Le succès est à portée de main.

18h22

Mon téléphone est sûrement chargé. Mais je me laisse encore un peu de répit avant les inévitables questions sur mon absence en séminaire. J'ai apprécié le calme de cette journée. Les voisins du dessus ont décrété que ce serait vraisemblablement leur journée annuelle de silence, sans hurlements, rires, ni bouillie musicale infâme s'infiltrant par la VMC de ma kitchenette. Je savoure chaque instant de ce silence, dans un ennui profond et délicieux. Satan me regarde d'un œil expert, s'assurant que mon inaction contemplative répond bien à ses critères d'évaluation élevés.

19h01

J'ai faim. J'hésite longuement à commander avant de me reprendre et me mettre aux fourneaux. Je n'ai pas de fourneaux. J'ai un plat-signature à base de sauce en tube, de pâtes et de simili-saucisse dont même les adolescents les plus affamés n'osent rêver la nuit. Je m'y attelle avec sérieux et concentration. J'allume mon téléphone.

20h10

Je regarde le soleil se coucher derrière les résidences voisines en fumant. La fumée m'irrite les yeux, déjà rougis par les larmes. J'essaie de me remémorer comment profiter du silence, uniquement troublé par les bruits de Satan se bâfrant joyeusement les vestiges du repas intouché.

Exister

Héloïse FOHANNO

*
**

Corps se redresse en un sursaut. Membres tremblants alors que la panique et la confusion gagnent du terrain, assiégeant ta poitrine, ton cou, tes mains. Doigts perdus tâtonnent jusqu'à l'interrupteur et la vérité éclate : pas de danger, probablement qu'un cauchemar. Tes yeux virevoltent dans chaque recoin, étudient chaque ombre. Rien. Mais la peur, elle, est bien réelle.

(et je me demande, parfois, si l'anxiété ne laisse pas des traces, une usure, comme une sorte d'obsolescence programmée, un cerveau-corps destiné à s'autodétruire)

Peu à peu l'effroi se tasse. Retour dans un sommeil destructeur.

(la douceur de la pensée fugace, celle de s'endormir pour ne jamais se réveiller)

Le nœud dans ta poitrine s'éveille en cœur avec ta conscience, poids vibrant brûlant à la fois si lourd et si vide. Le stress de décevoir dépasse la peur de vivre alors tu te lèves, chaque action enclenchée par crainte d'une conséquence plus négative que le stade actuel. Je crois que si on se heurtait à ta peau, on serait blessé par la rigidité de tes muscles. Il est loin, le rêve de souplesse et de grâce humaine, ta carcasse n'est que les vestiges d'un système d'autrefois. Tas de tissus et ligaments entremêlés, mal huilés.

(automates)

Sur la route. Dans les transports en commun comme en voiture, les chuchotements sont trop nombreux, idées plus morbides les unes que les autres s'entrechoquent dans ta tête alors que tu t'efforces de garder un air calme.

(dériver à contresens, se laisser glisser par terre, perdre le contrôle de son corps de ses gestes lentement

trop vite se déchirer se déchiqueter mourir cœur qui lâche.)

Tu souffles et prends un chewing-gum. Oh, ces chers rituels. Se passer la tête sous l'eau froide, goûter quelque chose d'acide ou épicé, se conditionner à l'émotion positive, compter inlassablement, respirer de façon régulière, si régulière que sa régularité devient norme l'irrégularité danger un deux trois quatre un deux trois quatre un deux trois quatre un deux-

(fausse sécurité)

Par miracle, tu arrives à bon *(vraiment ?)* port, sans vraiment savoir comment. En effet, le présent ne reste pas, il ne reste jamais, les moments te traversent sans se fixer à ta mémoire car le danger de l'immédiat consume toutes tes forces. Et tu évolues en pilote automatique, convaincu que ce jour est le pire de tous, qu'hier pourtant était le même, et que demain tout ira mieux ; mais les trois se mélangent et au final on s'y perd, on y pense trop on n'y pense plus.

(rien ne va mais ça a toujours été comme ça jamais autrement donc il ne doit pas y avoir d'autre façon de vivre, paniquer c'est exister)

Et tu as du mal à écrire car tes mains tremblent, ton cœur se serre quand on te fait la remarque et tes doigts s'engourdissent ; un mal de ventre qu'aucune nourriture ne peut combler, fatigue qu'aucune heure de sommeil ne saura pallier, pensées que nulles réassurances ne sauront calmer.

(et si ça ne va pas ? ça ira ? et si maintenant ça ne va pas ? ça ira. et désormais ? ça ira ! oh, tu sais très bien que ça n'ira pas.)

La pause café c'est peut-être le pire : se demander comment les autres sont aussi bons pour faire semblant, car ils font semblant bien sûr il n'y a pas d'autre issue pas d'autre vie, mais comment le cachent-ils alors, et comment rire sourire cacher noyer le flot d'obscurité qui monte avant qu'il ne t'étrangle submergé.

(je ne sais pas nager mais je vis parmi les poissons)

Seul les vannes luttent pour s'ouvrir mais il faut résister, encore, toujours, car si ces sentiments sortent alors ils sont réels et s'ils sont réels ça devient tout de suite sérieux, et encore, toujours, plus inquiétant.

(je savais gérer mon anxiété mais pas les autres)

Et chaque soir retour au silence, les ombres et monstres accumulés au fil du jour se déchaînent et déchaînent leur haine peu importe où tu te réfugies ils te trouveront même sous la couette on n'est plus en sécurité alors pour défier l'invisible il faut compter un deux trois quatre un deux tr- *erreur* un deux trois quatre un deux-

(un corps s'effondre, les sens se confondent. Dans le bruit et le silence il tressaille, dernier réflexe des muscles désormais impuissants. Pour une éternité, avant de tomber dans une nuit dépourvue de rêves.)

(inconsciemment, il a déjà peur de se réveiller, mais cette journée, il l'a déjà vécue, et continuera de le faire, car ce n'est qu'un jour ordinaire)

Petit-Vampire

Maxance LARDJANE



Tu as fini de travailler, et occasionnellement de vivre, puisque pour toi, la vie c'est le travail – et sans travail, qu'est-ce que la vie pour toi, sinon un amoncellement de choses passives ? Sans bruit, tu attends ton métro pour fuir.

Tu dardes les gens du regard avec des yeux cernés de valises que tu te fais un orgueil de porter. Tu te sens fier, fort, d'avoir peut-être réussi on ne sait quel travail, on ne sait quelle tâche. Tu te sens fier, les bras croisés, d'avoir l'air d'un important, dans ton complet, avec ta mallette d'important. Tu penses bien jouer ton rôle, puisque les alentours ne remarquent pas ton véritable mal, ta véritable tristesse. Tu te fais une fierté malade de ne rien leur montrer, de ne rien leur donner, à ces inconnus qui, de toute façon, n'attendent rien de toi. Tu les dardes, avec les bras croisés, les bras fiers, veineux, légèrement osseux, aux mains morcelées par les fardeaux que tu portes trop souvent. Ces bras aux longues veines bleues et apparentes, que tu croises comme si tu contrôlais ta situation. Tu aimes le contrôle, tant et si bien que tu te convaincs toi-même d'être lucide sur tout, jusqu'à la moindre des pulsations tachycardiques de ton sang glacé. Mais ton cerveau, comme tes bras, est alourdi par toute cette sociabilité de passage à laquelle tu dois te contraindre.

Bibliothécaire d'état, tu te serais fait tout un orgueil de montrer, à qui ne le demandait pas, les cales qui gisaient sur tes doigts. Archiviste, tu aurais montré à tous le carton qui t'aurait tranché les avant-bras. Professeur, tu aurais crié la peur d'enfant que tu éprouvais avant, pendant, et après chaque cours. Mais tu te dis que tu vaux mieux que ça.

Plutôt que de te montrer aussi (porno)graphiquement, tu préfères conserver toute ta posture droite comme un « i ». Tu préfères que ta longue

tenue, accompagnée d'une écharpe bleue qui te corde le cou, renvoie une bonne image de toi, témoigne par l'absurde de l'absence de faiblesse que tu t'inventes. Ne t'en convaincs-tu pas toi-même, à défaut d'en persuader ceux pour lesquels tu crois ne rien ressentir ?

Quoi qu'il en coûte, tu es fier, tu es droit. Tu es rectiligne, sans aspérités, penses-tu ! Tu te fonds parfaitement avec tout, sans pour autant être quoi que ce soit. Sublime personnage... ou tout du moins, sublime image que celle que te renvoient les vitres ! C'est ce que tu vois, oui. C'est ce que tu as l'impression d'être.

Oui, ce reflet informe aux yeux cernés, au visage blanc comme la craie, au complet marron à la longue traîne. Tu te dis qu'il est beau, épique, exceptionnel... Tu te vois presque en héros romantique. Eusses-tu été une femme que tu aurais demandé ta propre main avant de la briser ; et si ton reflet avait été de chair et d'os, tu te serais pacsé avant de te détruire. Imbu de tes plaies, fier de ton couteau.

Qu'importe. Tu te contemples, narcissé défloré par la vile ville (penses-tu). Tu réfléchis sur ce qui te réfléchit. Et sans n'y rien comprendre, te voici seul dans l'univers avec toi-même, à te faire face, comme prêt à un combat à mort. Tu te sens beau, tu prends le temps de te mirer. Tu te dis que les femmes voudront de toi, tu te dis que tout le métro t'a regardé avec orgueil. Tu t'imagines des airs d'important, tu t'imagines chancelier de France... recteur d'académie, qui sait ? Tant de prétentions dont tu te convaincs inutilement, pour fuir une réalité qui, au fond, t'effraie.

* * *

Tu sors de ton sac, une tasse de thé, accompagnée d'une gourde métallique au breuvage brûlant. Comme pour simuler l'importance, tu bois. Ou tout du moins, tu prends la gourde métallique, et tu remplis ta petite tasse en verre, ornée de motifs, qui laisse apparaître, par transparence, une vive couleur rouge sang, un peu sombre. Par fantaisie mentale, tu surnommes ce cocktail de thés noirs et de fruits rouges un « petit-vampire ». Tu en aimes la vague couleur qui, lorsque le liquide brûle, se rapproche du sang d'un

adulte ; mais lorsque le liquide est froid, est pâle comme le sang d'un enfant.

Ce liquide froid, l'été, que tu fais s'écouler par jeu sur un napperon blanc, afin de voir, par capillarité, voire par métaphore, le sang qui fait rougir la neige. Ce sang qui, s'étalant en tache d'huile sur la blancheur, bleuit à l'instar de tes apparentes veines, à l'instar des nerfs apparents d'une bête acculée, au ventre sectionné de main de maître.

Quoi qu'il en coûte, te voici devant ton petit-vampire. Tu le bois matin midi et soir, âcre comme la bile, dépourvu de sucre, riche de saveurs. Tu sais manier les thés, toi : tu sais que tel thé noir est plus robuste que tel autre. Tu connais la provenance de tout ce que ta bouche ingère. Tu contrôles chaque atome de ta nourriture, ce qui te donne l'impression d'avoir une emprise sur chaque aspect de ta vie.

Tu savoures ton petit-vampire avec style (penses-tu). Un de tes bras reste croisé, tandis que l'autre tient du bout des doigts cette tasse ornée, si belle, si chère. Tasse bien faite, puisque son bas, quand tu mets ta paume dessous, reste toujours frais, même si le liquide qu'elle contient brûle ta gorge et tes papilles.

Tu bois une tasse, puis deux, puis trois. Pendant ta dégustation, ton regard erre parmi ceux qui t'entourent. Tu es heureux de ton succès. Tu te sens si distingué, avec en main cette tasse que tu dégustes orgueilleusement.

Tu aimes boire avec élégance. Non pas, comme la plupart des gens, dans ces insipides verres en carton. Encore moins dans l'un de ces gobelets en plastique attachés à certaines gourdes de métal, comme beaucoup. Mais dans une tasse en verre que tu as toi-même choisie pour sa beauté, pour son élégance. Pour ce qu'elle renvoie et qui t'extrait des autres. Cette tasse en verre qui ne te quitte jamais, même lorsqu'à minuit, loin de tous, tu patauges dans tes propres cendres. Tu sais que tu n'aimes pas le café. Trop accessible, trop proche de la masse. Trop peuple, selon toi.

* * *

Mais voici que tu prends ta gourde de métal dans ta main. Ton geste l'a secouée, cette gourde mal refermée. Comme pour te rappeler ton imperfection fondamentale, le liquide brûlant qu'elle contient, sous pression, fuse par l'espace mal refermé du bouchon et suinte par toutes les petites fissures du récipient déjà vieux. Toi qui l'as tant malmenée, cette bouteille explosive, voici qu'elle t'asperge tout entier !

Inarrêtable désormais, le petit-vampire brûlant se répand sur toi, sur le sol, sur ton sac, sur tes valises oculaires, sur les sacs de ceux qui t'entourent. Sur tes prétentions, sur toi-même. Et te voici d'un seul coup, dans le reflet des regards de la foule, nu comme un ver, loin de tes prétentions fantasmées. Ta blancheur de peau lézardée de brûlures rougeâtres. Tout ton être aussi sali que tes piètres habits.

Te revoici, toi dont les prétentions si longuement crues n'ont pas résisté à la pression. Dix secondes à peine ont suffi à te couvrir de douleur, à te révéler à toi-même dans ce que tu as de plus poupon, de plus viscéral, de plus triste. Mais tu ne pleures pas. Tu ne sais pas pleurer, comme d'ordinaire.

* * *

Tes prétentions, parties aussi vite qu'elles sont venues, venues aussi vite qu'elles sont parties. Te revoici humain, honteux, essayant de nettoyer malgré toi, avec des mouchoirs, le liquide répandu sur le sol et sur toi. Mais rien n'y fait : tu ne peux plus rien cacher à leurs yeux tournés vers toi, et qui, quand tu voulais de leur attention, n'en avaient cure de ta creuse personne. Toute ta vérité se révèle, même à tes propres yeux.

Maintenant qu'ils sont tous posés sur toi, tu ne veux plus d'eux. Le vrai toi, celui qui meurt à petit feu d'une vie qu'il n'aime pas, celui que tu voulais cacher de tous, se révèle à toi-même en même temps qu'il leur devient visible. Ils t'oublieront. Et peut-être que toi aussi, tu t'oublieras. Mais la pression sous laquelle tu vis quotidiennement, même si elle t'est ordinaire, n'en demeure pas moins terrifiante. Tâche de t'en souvenir, plutôt que de laisser fermenter en toi tout ce mauvais sang.

La Routine d'un mort

Nicolas AIMÉ



Cela fait maintenant quelques années que je suis décédé. C'est assez handicapant : j'aurais aimé pouvoir commencer les projets dont j'ai toujours rêvé, mais une cause quelconque et banale de mort précoce m'a coupé les ailes avant qu'elles ne commencent à se développer. C'est la vie, elle commence et elle s'arrête, et entre deux, il faut se dépêcher de faire tout ce qu'on veut. De faire de son mieux. Mais ça, on ne s'en rend compte que trop tard ! Et une fois qu'on y est, dans le cercueil, six pieds sous terre, on est libre de s'adonner toutes ses journées là-haut à la rétrospection.

Quand j'étais vivant, je cumulais les rêves par-ci par-là. J'aurais voulu un jour être champion d'échecs, l'autre champion de boxe. Puis j'ai entendu parler du chess-boxing, et j'ai trouvé ça ridicule : pourquoi mélanger deux disciplines nobles, mais si incompatibles ? Pourtant, elles se ressemblent beaucoup, au fond ; mais l'une détruit l'autre, et l'autre endort la première.

J'ai pensé à ce genre de choses tout au long de ma vie. Il en faut, des idées et des penseurs, mais les penseurs à la pipe pédante sont trop lents pour les peuples en mouvement ; et ceux qui étaient en avance se sont forcément trompés quelque part, parce que personne n'est parfait. Si on fonce tête baissée, on se mange le mur, mais si on cherche à le contourner, on se rend compte qu'il est trop long, et on finit coincé comme un Berlinoïse.

Je ne voulais surtout pas rater ce projet qui devait être le but de ma vie, celui autour duquel j'allais tout construire. Si je le ratais, alors je raterais ma vie, et je deviendrais donc un raté, parce que j'aurais raté la chose la plus importante de la vie, importante parce qu'on n'en a qu'une — ma vie, ma propre vie. Alors j'ai réfléchi

pendant longtemps au plan parfait. D'abord il fallait trouver ce que je voulais faire. J'en ai vu plein, le monde grouille de rêves auxquels s'accrocher, il suffisait de m'en approprier un, et de tenir bon, pendant des années. Mais ces années, je les ai passées à chercher quoi faire. J'ai vu défiler des dessinateurs, des chanteurs, des entrepreneurs, des religieux, des passeurs du savoir, des hommes politiques, des menteurs... Le plus facile était sûrement d'être un menteur. Pourtant, je n'ai jamais menti. J'ai toujours dit à ceux que je côtoyais que j'allais *bientôt* faire quelque chose de grand, de très grand, mais je n'ai jamais inventé de prouesses imaginaires à raconter à quiconque. Je me suis simplement levé tous les matins pour faire ce qu'on attendait de moi, école, boulot, retraite. Puis j'ai voulu faire du saut en parachute, à soixante-six ans. Il ne s'est pas déployé.

Alors voilà, il aurait peut-être fallu que je m'exerce davantage. Ma vie aurait peut-être eu besoin d'un souffle poétique pour devenir Vie. J'ai le souvenir que tout semblait assez fade : le ton était plat, assez bas, l'ambiance grave, toujours un peu inquiétante, on avait peur que la guerre éclate mais même ça, c'était trop épique pour nous.

Cela dit, j'ai connu un grand exalté.

Il faisait pourtant les choses les plus ennuyeuses au monde les trois quarts du temps : je ne l'ai vu le nez hors de ses bouquins que rarement, mais c'était toujours pour me raconter des choses incroyables, des aventures rocambolesques, et j'avais presque le sentiment de les vivre avec lui.

Il avait appris à narrer ses anecdotes comme les écrivains font les récits de leurs grands romans. Il parlait avec le style d'un poète. C'était un poète, certainement.

Lui, il est mort bien avant moi. Je l'ai connu bébé, je l'ai porté dans mes bras quand j'avais vingt-trois ans : il venait de naître, c'était mon fils. Je l'ai aussi enterré, dix ans avant de mourir à mon tour. Il est parti lors d'un accident fatal en Éthiopie, alors qu'il y écrivait quelques vers, que j'ai lus sans jamais vraiment comprendre — pourtant, j'avais étudié Rimbaud à l'école trente ans plus tôt et j'avais eu une excellente

note... Il m'a dit que je ne lisais pas avec le cœur, et que c'était pour ça que je ne comprenais pas, que ça m'ennuyait. Et puis je me suis demandé si j'avais un cœur qui battait. Je me demande s'il ne bat pas plus aujourd'hui alors que je suis mort que quand j'étais vivant et que je laissais la vie défiler sans faire de vague ni surfer sur les vagues...

J'aimais quand même mon fils, bien sûr ; je l'admirais, surtout. Il avait une sensibilité que je ne comprenais pas mais qu'aujourd'hui, je lui envie. Pourtant, il était souvent fort malheureux : combien de fois l'ai-je récupéré à la maison, en larmes pour des histoires si futiles quand on est un adulte ! À chaque amourette qui finissait mal — il les multipliait, car en plus d'être fin, il était si beau que toutes les filles lui couraient après, puis elles découvraient son caractère d'hypersensible et fuyaient, comme des lâches —, il rentrait détruit, et le canapé est imprégné de ses larmes encore aujourd'hui, d'après ce que m'a dit ma femme la dernière fois qu'elle est venue me voir.

Je suis aujourd'hui enterré à côté de lui, et il me semble qu'il m'a parlé le jour où je me suis allongé dans la terre du cimetière. Il m'a dit :

« Alors, tu as vécu un peu plus, quand je suis parti ?

— Je n'aurais peut-être pas dû. Je suis mort à cause de ça.

— Mais tu serais mort sans avoir rien fait si tu n'étais pas mort de ça. »

Je lui ai toujours martelé d'être prudent, et que le danger était partout pour un homme fragile, encore plus pour lui qui était menu et souvent malade. Je n'ai jamais su le convaincre, sûrement parce que j'avais tort.

Il n'a jamais voulu rien d'ordinaire, ça l'ennuyait. Je l'ai ennuyé à force de toujours rester dans les clous. Mes journées ordinaires étaient surtout solitaires, mon fils parti en lointaine vadrouille, ma femme fatiguée de m'écouter râler allongé dans le canapé, devant la télé, ou partie chez ses amies, enfin, selon ses dires.

La vie d'un mort, voilà qui est encore plus ordinaire, mon fils doit bien s'ennuyer en ce moment. Ce cimetière, où l'on est tenu de garder le silence, est comme une salle de classe, et la professeure est la faucheuse qui nous dicte comment on aurait dû vivre. Elle nargue ceux qui n'ont pas joui assez du cadeau qu'est la vie, qui n'ont rien fait pour laisser une trace de leur passage sur terre, aucun héritage : laisser les enfants sans rien comme enseignement pour leur avenir !

Alors, comme des garnements, avec mon fils, nous allons parler désormais ; et il va m'apprendre la vie. Nous n'échapperons pas à l'immobilisme de nos corps défunts, mais chaque dialogue sera extraordinaire, nous extirpant du flot des journées ordinaires.

Aujourd'hui

Héloïse FOHANNO



Aujourd'hui est une journée ordinaire. Comme hier, comme demain ; comme ce jour-là, il y a trois semaines, dix ans, mille ans ; comme ce même jour dans trente ans, cent ans, des millénaires. Mais aujourd'hui, c'est aujourd'hui.

Je crois qu'il fait beau. Enfin, tout dépend de ce que vous entendez par cela. Mais les rayons du Soleil caressent la Terre et son atmosphère, les protègent du froid glacial de l'univers ; une couverture céleste, douce et chaleureuse.

Les arbres perdent leurs feuilles, de nouvelles poussent avant de tomber à leur tour, les voitures polluent, les faisceaux de l'éclairage public brûlent nos pupilles jusque dans l'espace. Le monde se lève, part travailler. La guerre tue. Les animaux courent, les proies pour leur vie, les prédateurs pour le plaisir. Les plus riches vaquent à leurs occupations. Mais partout, un rythme, une routine. La nature est cyclique, — les années, les saisons... Alors, sans le vouloir, les hommes le deviennent aussi.

Les humains sont dramatiques. Ils qualifieront cette journée de bonne ou de mauvaise, la meilleure ou la pire de leur vie. Chacun la vivra différemment. Pourtant, il s'agira de la même journée, pour tous. Enfin, est-ce que cela importe ? La plupart l'oublieront bien assez vite.

Aujourd'hui, tu es mort, comme des millions d'autres ; et moi je suis née, comme des millions d'autres. Partout les yeux pleurent, chacun pour leurs propres raisons. Je respecte leurs larmes, mais dans un

univers si grand, elles demeurent vaines. Elles ne cesseront pas pour autant.

Aujourd'hui, c'est notre anniversaire. Célébrons le début de ma vie, la fin de la tienne, soufflons des flammes symboliques. Dans un calendrier, les Hommes feront des croix, des traits d'encre débordants de majuscules ; pour marquer une journée qui ne reviendra jamais vraiment, qui paradoxalement ne cessera jamais complètement d'exister.

Dans l'infini des âmes, nos essences s'effleurent. Une étincelle de contact, noyée dans la foule, perdue parmi d'autres échanges aussi éphémères. Quelle était la chance que, au cœur de cette marée de consciences, la tienne soit celle qui m'interpelle ? Était-ce toi et moi, une connexion spéciale, ou le hasard d'un moment opportun ? Alors que la vague nous emporte, chacun de notre côté, je comprends que cela n'a pas d'importance, que les si ne changeront pas mon présent, et que je n'aurai jamais connaissance de tous les possibles. Autour de moi, les corps de fumée s'effacent au fur et à mesure qu'ils rejoignent la vie. Tandis qu'ils disparaissent un à un, je restreins tant bien que mal l'excitation qui monte en moi. Un frisson d'adrénaline me traverse à la pensée de tout ce qui m'attend : les rires, les pleurs, l'amour, la haine, la peur, les hauts, les bas, les aventures, les découvertes, l'art... Je songe à mes premiers mots — quelle sera ma langue ? Ces instants passés sur les bancs de l'école — quelle chance de pouvoir tout oublier pour redécouvrir les merveilles du monde ! Je songe aux avenir, tant de domaines, tant d'univers à explorer, tant de personnes à être ! Et toutes ces rencontres, ces noms, parfois éphémères, ces mots, avoir un corps, pouvoir ressentir le vent les odeurs les autres, transcrire ses pensées en actions tangibles... Cette vie ne sera pas toujours une partie de plaisir mais ça fait partie du jeu, et j'estime qu'il en vaut la chandelle.

À moi, les journées ordinaires !



La statue de la Vierge Marie, exposée dans l'église Saint-Géry

Le Saint-Cordon : La Procession miraculeuse

Nicolas AIMÉ

*
**

Ce dimanche 14 septembre, on a vu une fanfare joyeuse et un défilé gigantesque dans les rues de Valenciennes : l'annuelle procession du Saint-Cordon a tenu sa 1017^{ème} édition en 2025 ! C'est une des processions les plus vieilles de France qui soit encore d'actualité : elle a survécu aux affres du temps, elle a tenu bon à travers les crises, les guerres, à travers presque toutes les épidémies... Le **seul** cas de force majeure qui ait modifié la procession fut la crise sanitaire du coronavirus en 2020. La statue de la Vierge a quand même fait le tour de la ville, escortée dans un bolide appelé la Bertholine ! La procession est si populaire qu'elle a donné une expression locale : « Faire le tour du Saint-Cordon » est employé pour parler d'un chemin trop long, un détour exagéré.

Comment expliquer une tradition aussi forte, qui relève presque du miracle ? Tout simplement, par un autre miracle !

C'est en l'an 1008 que le miracle du Saint-Cordon s'est produit. La ville de Valenciennes est ravagée par la peste, les habitants sont désespérés, la mort se répand dans la ville comme du vin sur le sol. Alors que toute la ville souffre de ce qui ressemblerait à un châtiment divin, le dernier jour d'août, un moine ermite appelé Bertholin pria, et vit la Vierge Marie. Elle lui dit : « Va trouver mon peuple de Valenciennes. Annonce-lui que j'ai désarmé le bras de mon Fils. La nuit qui précédera la fête de la Nativité, mon peuple saura que j'ai entendu ses cris de détresse. Que mes serviteurs se rendent alors sur les remparts de la ville, ils y verront des merveilles. »

Les habitants jeûnèrent pour implorer la Vierge, et le 8 septembre 1008, le grand miracle se produisit : Marie descendit du Ciel, et avec un escadron d'anges, déroula un Cordon protecteur tout autour de la ville. La peste cessa immédiatement de se répandre. Dans les jours suivants, tous les malades guérissent, et c'est dès le lendemain du miracle que Bertholin revit la Vierge : elle commande au peuple valenciennois de célébrer chaque année le miracle du Saint-Cordon. C'est ainsi depuis l'an 1008 que le deuxième dimanche de septembre, chaque année, la grande procession est organisée et dans toute la ville, on entend la fanfare d'Haspres, on voit la confrérie des Royés avec leurs cravates à rayures porter la statue de la Vierge dans les rues, tous entonnant ce chant :

« Reine des Cieux, ô Vierge tutélaire,
Nous célébrons votre nom, vos grandeurs,
Entourez-nous d'un cordon salutaire,
Guidez nos pas, gardez nos cœurs,

Notre cité, dans les jours de détresse,
A vu briller comme une étoile aux cieux,
Pour repousser l'ennemi qui l'opprime,
Ce fier drapeau vainqueur et glorieux,

Autour de nous, quand frémissait la guerre,
Quand sous nos murs, rugissait le canon
Notre cité sans crainte et toujours fière
À l'ennemi montrait le Saint-Cordon,

Faites pleuvoir une onde salutaire,
Sur vos enfants la grâce et le pardon;
Pour les garder des périls de la terre,
Entourez-les de votre Saint-Cordon.

Tu crois parfois qu' Dieu n'est pas vraiment là
Où la souffrance fait pleurer les enfants
Mais quand Marie découvre notre peine
Elle voit Jésus présent en cet instant.

Tu crois souvent que pour changer le monde
Il faut attendre jusqu'à la fin des temps
Mais si Jésus te donne un cœur de pauvre
Tu peux changer ta vie à tout instant.

N'oubliez pas ce peuple qui vous chante,
Heureux et fier de montrer votre don :
Que la mort tremble et Satan s'épouvante
À votre aspect, Dame du Saint-Cordon,

Anges des cieux, venez, gardiens fidèles
Qui de la Vierge avez reçu le don;
Mettez nos cœurs à l'ombre de vos ailes
Rendez-les purs, anges du Saint-Cordon.

Si tu cherchais à suivre avec patience
Le beau travail de Dieu au cœur des gens
Tu aimerais prolonger la louange
De l'Esprit-Saint présent au cœur du temps

Tu crois toujours que pour faire son royaume
Dieu se choisit des gens intéressants
Mais si Marie illumine la vie
Tu peux trouver Jésus à tout instant. »

Remerciements

Notre sentiment de reconnaissance va droit aux auteurs qui se sont tournés vers nous pour publier leurs textes, et qui ont collaboré patiemment et sérieusement avec nous dans leur processus d'édition. Alors, par ordre d'apparition des écrits, merci infiniment à Brigitte Friant Kessler, Chloë Panza, Alexis Amand, Nicolas Robert, Sylvestre Evrard, Nicolas Vandaele et Maxance Lardjane. Si ce numéro existe, c'est avant tout grâce à vous.

Nous sommes également redevables au service culturel de l'Université Polytechnique Hauts-de-France (UPHF) et plus particulièrement à Bahéra Oujlakh, qui a accepté de nous soutenir.

Bien sûr, l'équipe n'a pas les mots pour exprimer toute sa gratitude envers ses proches, amis et tous ceux qui nous ont soutenu tout le long de ce projet, et qui ont cru en nous, et ces relectures improvisées. On y est !

Enfin, nous vous remercions chaleureusement, vous, Lecteur, pour votre attention. L'Athènes du Nord existe par ses auteurs, mais c'est pour vous seul, que nous sommes là.

Ensemble, nous rendrons à Valenciennes tout son éclat culturel !

Si vous êtes curieux de nos activités futures, vous pouvez nous retrouver sur LinkedIn, Instagram, et bientôt d'autres plateformes ! Nous avons aussi commencé un site Wordpress, via lequel nous avons lancé une newsletter qui vous tiendra au courant de nos avancées. En tout cas, ce n'est que le début ! Retrouvez tout ça via le QR code de la dernière page.

À bientôt pour le prochain appel à textes, et pour découvrir les projets à venir...



Ce QR-code mène à un *linktree*, qui regroupe les liens des plateformes importantes pour la revue. Pour l'instant, il ne s'agit que d'Instagram et Wordpress, mais nous comptons nous étendre ailleurs.

Revue littéraire *l'Athènes du Nord*, n°1 « Une journée ordinaire », 15 septembre 2025
Correction et édition : Nicolas Aimé, Héloïse Fohanno, Martin Liot-Maillet
Relectures : l'équipe de la revue, Maxance Lardjane, les membres du collectif Au prisme des lettres
Mise en page : Héloïse Fohanno
Logo de l'Athènes du Nord : Chloé Marquay
Photo page 25 : Héloïse Fohanno
Photo de couverture : Héloïse Fohanno — *Basilique Notre-Dame du Saint-Cordon*, 59300 Valenciennes

**La nouvelle revue littéraire locale,
Du Valenciennois,
Par les Valenciennois,
Pour les Valenciennois.**

- Le premier numéro
« Une journée ordinaire » comprend :
- Dix nouvelles d'auteurs locaux
 - Un article sur la procession et le miracle du Saint-Cordon